

De la construction subjective de l'esprit à la révélation objective du réel, mais le réel est-il la réalité?

Jean-Marie Van der Maren, Ph.D.

Université de Montréal

Résumé

La question de l'opposition entre le constructivisme et le positivisme est mal posée; ce n'est pas le bon débat. Toutes les recherches, même les plus « scientifiques », sont constructivistes dans leur processus. On le sait depuis Piaget et cela a été assez démontré par Latour. Il serait temps que l'on arrête de prendre le processus inéluctable des démarches de recherche pour la norme à laquelle les recherches devraient répondre pour établir leur qualité ou leur validité. Les oppositions qui subsistent sont entre positivisme et subjectivisme, entre sciences naturelles et sciences morales, entre systèmes durs et systèmes souples. Se définir comme constructiviste, c'est évacuer le problème. Dans la même foulée de réflexion épistémologique, il faut distinguer entre le réel et la réalité. Ce n'est pas pour rien que les deux mots existent en français. Nous poserons, à la suite de Piaget et de Clos, que ce qui est observable est la réalité, au sens de la matérialité, que nous tentons souvent d'atteindre le réel, c'est-à-dire les possibilités réalisables mais non réalisées, et qu'il nous arrive de prendre une construction du réel pour la réalité.

Mots clés : RÉALISME, CONSTRUCTIVISME, SUBJECTIVISME, SCIENCE

Introduction

En réponse à l'invitation qui m'a été faite de répondre à certaines questions du jour qui semblent encore se poser, j'ai reformulé trois questions et je traiterai plus longuement de la première.

Première question : la recherche qualitative est-elle socioconstructiviste et a-t-elle enfin réduit le positivisme à un mode mineur?

On ne peut répondre à cette question sans clarifier quelques préalables. Premièrement, il faut se demander ce que l'on met derrière les mots « recherche qualitative »?

Dans son livre de 1990, Renata Tesch (Tesch, 1990)¹ dressait un inventaire des approches de recherche se réclamant de la recherche qualitative. Elle aboutissait à une liste de 27 approches. J'avais repris l'exercice quelques années plus tard et, à partir des recherches en éducation, je pouvais en rajouter une dizaine. Or, elles m'apparaissent être très différentes les unes des autres. Par exemple, croyez-vous que la psychologie phénoménologique comme la pratique Amedeo Giorgi (Giorgi, 1999) ou Pierre Vermersch (Vermersch, 1996) se laisserait réduire à la même classe méthodologique que l'analyse clinique du travail telle que pratiquée par les ergonomes du CNAM, à Paris, par exemple, Yves Clos (Clos, 1999) ou Jacques Theureau (Theureau, 1992), ou comme l'analyse propositionnelle des psycholinguistes, comme l'analyse structurale, ou encore comme la recherche-action en marketing social ou la recherche de développement en éducation? Non, d'autant plus que l'on peut déjà noter des écarts importants entre Clos et Theureau pour l'ergonomie autant qu'entre Giorgi et Vermersch pour la phénoménologie. Une même méthode, comme la méthode des cas, peut être utilisée autant pour des fins de vérification d'hypothèses que pour des fins d'exploration et d'élaboration d'hypothèses. Les mots « recherche qualitative » recouvrent donc un très vaste territoire comportant des paysages trop contrastés, aux objets variés et aux visées trop différentes pour qu'on puisse les traiter comme une seule entité méthodologique.

Si l'on me permet un petit rappel historique, je dirai d'emblée que la recherche qualitative n'existe pas. C'est le seul titre, assez amalgamant, que nous avons trouvé, les collègues et moi, lors de la fondation de l'Association pour la Recherche Qualitative (ARQ), en 1985, pour couvrir un vaste champ de démarches pour lesquelles nous souhaitions ouvrir plus de portes en milieu universitaire, offrir des formations, soutenir la reconnaissance institutionnelle de ceux qui les pratiquaient et leur permettre d'obtenir des subventions. L'étiquette « recherche qualitative », tout comme « méthodes qualitatives », n'est donc pas une catégorie scientifique, méthodologique ou épistémologique. C'est un slogan, une catégorie politique permettant de cristalliser un combat, de promouvoir des enjeux de pouvoir. Cela reste d'ailleurs assez clair dans les objectifs de l'Association après leur modification de 2004.

Dès lors, cette première question renvoie moins à une question d'épistémologie qu'à une position polémique et idéologique choisie, d'une part, pour promouvoir un vaste champ de recherches en lui fournissant une identité de référence qui, espérons-nous, lui assurerait les subventions de recherche et la publication dans les revues et d'autre part, pour affaiblir ceux qui censureraient les recherches non expérimentales.

Un deuxième questionnement pourrait être énoncé de la façon suivante : une méthodologie serait-elle constructiviste parce qu'elle peut être utilisée pour construire des contextes scientifiques d'analyse? Si on adopte la perspective de l'épistémologie génétique développée par Jean Piaget (Piaget, 1970) ou celle de la sociologie des connaissances représentée par Bruno Latour (Latour, 1988), il devient évident que toutes les recherches, empiriques ou philosophiques, expérimentales ou expérientielles, naturelles, sociales ou humaines, ne produisent leurs résultats que par une construction psychologique et sociale. Toutes élaborent des dispositifs instrumentaux nouveaux ou établis, s'appuyant sur des théories attestées ou proposées afin d'élaborer des résultats que la pensée du chercheur, imaginative ou scolaire, interprétera. Sur le plan du processus d'élaboration des connaissances, toutes les recherches sont donc constructivistes. Cette perspective remonte à la tradition sceptique déjà présente dans l'antiquité chez Démocrite et Héraclite.

Cela étant, toutes les recherches ne partagent pas une visée, un idéal, qui consisterait à ne proposer que des élaborations, celles-ci, bien que relatives à l'esprit de celui qui les conçoit, n'aspirant à ne proposer qu'une opinion parmi d'autres. Les réductions eidétiques et phénoménologiques de la recherche phénoménologique ne tentent-elles pas de produire une compréhension suffisamment transcendante des phénomènes de conscience pour que la plupart des êtres humains puissent s'en inspirer pour comprendre le sens de leur existence? Le concept de saturation n'a-t-il pas été proposé pour répondre à la question lancinante, pour le moral des chercheurs, de la collecte suffisante d'informations afin de fonder une quasi-généralisation, une certitude approchée? La triangulation ne vise-t-elle pas, pour beaucoup, à consolider la confiance du chercheur dans ses données, confiance nécessaire à l'assurance de ses conclusions? Constructiviste dites-vous? Si toutes recherches le sont dans le processus d'élaboration des connaissances, bien peu le sont sur le plan de l'idéal de la connaissance visée quand on examine la raison des procédés méthodologiques utilisés. En fait, le relativisme de la connaissance au projet du sujet ne peut pas satisfaire le chercheur dont l'ambition est quand même de voir ses écrits reconnus comme valides par la majorité de ses collègues, d'être cités dans leurs écrits et d'inspirer un certain nombre de pratiques sociales. Autrement dit, force est de constater que, même si l'on sait que la connaissance

est construite, il y a espérance que cette construction corresponde de plus en plus à la réalité, même si celle-ci invalide régulièrement la prétention de la connaissance à en rendre complètement compte. Bref, l'idéal visé par la recherche ne correspond pas au processus inéluctable de celle-ci.

Dans l'énoncé de Mucchielli disant que « les méthodes qualitatives se positionnent au coeur des méthodologies dites constructivistes parce qu'elles peuvent être utilisées pour construire des contextes, décrire et comprendre » et dans la question de l'opposition entre constructivisme et positivisme, il y a une confusion entre deux plans, celui du processus psychosocial d'élaboration des concepts et des théories et celui de la visée de l'élaboration des concepts et des théories. Il y a aussi une confusion entre le processus et les critères de validité ainsi que les techniques méthodologiques mises en place pour atteindre cette visée.

Dès lors, un problème d'éthique de la recherche n'est-il pas posé? L'intention de l'action ne justifiant pas l'action, l'identification du processus ne peut servir de guide et de critère au processus. Il faut accepter le principe selon lequel la même référence ne peut être juge et partie. Se réclamer a priori, avant d'avoir entrepris la recherche, d'une épistémologie constructiviste, c'est, du même coup, se mettre à l'abri d'un questionnement épistémologique, puisque, avec Piaget et Latour, on sait que toute recherche, qu'elle soit philosophique ou scientifique, qu'elle se déroule dans le cadre des sciences douces ou des sciences dures, est, dans son processus, une construction de l'action et de la pensée humaine. Se réclamer du constructivisme, c'est doublement se mettre à l'abri. Non seulement on se réfugie dans un cercle, le cercle des bien pensants, ne permettant pas à ceux qui sont extérieurs à ce cercle de contester, mais en plus, on se couvre du processus même de toute recherche, voulant que ce soient les caractéristiques du processus qui servent en même temps de critères d'évaluation du processus. On est donc juge et partie.

La question n'est pas de savoir si la recherche est ceci ou cela. Les questions sont de savoir, d'une part, si nos résultats de recherche apportent des réponses aux questions qui se posaient avant la recherche et, d'autre part, si ces réponses ont du sens dans le contexte où les questions ont été posées. Subsiste aussi la question de savoir si la démarche, allant des questions au sens des réponses, a une valeur en termes de connaissances nouvelles. Et cela, avec quel degré de fiabilité dans la réduction de l'incertitude? Avec quelle marge d'erreur et de communicabilité? Avec quelle identification du type de connaissance apportée?

Deuxième question : La question « Constructivisme/Positivisme : où en sommes-nous avec cette opposition? » peut-elle avoir une réponse?

Dans la première discussion, je pense avoir montré que l'affirmation des liens étroits entre le socioconstructivisme et le qualitatif est, ou bien, l'appropriation restrictive et abusive par un territoire limité d'une qualité partagée par le monde, ou bien une mise à l'abri de toute critique externe. En outre, la question de l'opposition n'est pas une question de méthodologies ni de chercheurs. Comment arriver à lui répondre alors que nous sommes nous-mêmes concernés dans l'activité de recherche? Sommes-nous certains de la correspondance exacte entre ce que nous faisons, ce que nous pensons faire, ce que nous voudrions faire et le discours que nous pouvons en tenir, ce dernier dépendant encore des interlocuteurs auxquels s'adresse le discours?

La question de savoir où en est rendue l'opposition entre ce que pourraient être deux paradigmes ou positions épistémologiques (plus idéologiques qu'épistémologiques d'ailleurs) est une question à laquelle seuls les philosophes et les historiens des sciences humaines et sociales pourront répondre. Ils le feront plus tard, quand, avec le recul temporel nécessaire, ils analyseront comment s'est fait la recherche en sciences humaines et sociales, quels modèles méthodologiques et paradigmatiques auront été majoritaires, auront obtenus la reconnaissance de la communauté scientifique et publique.

Pourquoi poser cette question de la résolution d'une telle opposition? Ne serait-ce pas pour réduire nos inquiétudes quant à la valeur, à la pertinence et à la puissance des options théoriques, méthodologiques et techniques que la pratique de la recherche nous impose? Or, réduire ces inquiétudes par l'établissement d'une certitude, voilà ce qui ne correspond absolument pas à une attitude scientifique; voilà ce qui correspond à une attitude dogmatique. L'attitude scientifique est faite de doute, de débats, d'écoute et de prise en compte des objections. Les productions de la recherche scientifique ne sont jamais que provisoires, conditionnelles, relatives et conjecturales. Vouloir se fixer dans un paradigme qui garantirait la pertinence et la pérennité des conclusions, c'est fossiliser la démarche scientifique, à moins de récuser toute possibilité de recherche scientifique dans ce que l'on prétend être les « sciences » humaines et sociales. Un des mérites essentiels de la recherche est de protéger notre liberté de penser. Pourquoi, alors, vouloir a priori se cantonner dans un paradigme?

Au fait, la question de la pertinence de la recherche, de sa contribution au développement des connaissances, n'a de sens qu'une fois la recherche terminée, quand on peut analyser de manière critique les adaptations

conceptuelles, techniques et méthodologiques auxquelles on a été forcé de sacrifier pour, en tenant compte des contraintes du terrain, mener la recherche à son terme. Évidemment, on doit alors accepter le risque d'avoir mené une recherche dont on devra reconnaître qu'elle ne mène pas à grand-chose. Et l'on ne peut pas se réfugier derrière le prétexte d'un paradigme choisi, avant d'entreprendre la recherche, pour légitimer l'absence de productivité, la banalité des résultats et des conclusions. Je sais que plusieurs collègues, dans leur cours de méthodologie ou dans leur séminaire de recherche, demandent aux étudiants d'identifier à quelle « épistémologie » ils adhèrent. Or, comment les étudiants peuvent-ils le savoir avant d'avoir pu jeter un regard rétrospectif sur ce qu'ils auront fait? S'ils sont obligés d'opter, ne risquent-ils pas de passer plus de temps à conformer leur pratique de recherche à leur option plutôt que d'adapter leurs méthodes à l'objet, au problème et au terrain de la recherche? Qu'est-ce qui compte en recherche, se conformer à un paradigme, faire partie d'une chapelle, ou produire de nouvelles hypothèses qui répondent aux problèmes de la société que nos travaux sont censés éclairer?

Troisième question : Qu'est-ce que le réel observable en recherche qualitative?

Tout d'abord, distinguons entre le réel et la réalité. Ce n'est pas pour rien que les deux mots existent en français. Nous poserons, à la suite de Piaget et de Clot, que ce qui est observable, c'est la réalité, au sens de la matérialité. Je constate dès lors que nous tentons souvent d'atteindre le réel, c'est-à-dire les possibilités réalisables, mais non réalisées, et qu'il nous arrive de prendre une construction du réel pour la réalité. Ce qui pose quelques beaux problèmes méthodologiques.

Même si la réalité est observable, il n'est pas évident que nos hypothèses et nos théories puissent en rendre compte. En effet, cette matérialité, dont l'instrumentation actuellement disponible permet de prendre une trace, est lourde de complexité et, à la suite de ce qui a été discuté à propos des deux premières questions, nous conviendrons que le résultat de son observation avec nos sens et notre esprit est une construction de cette réalité. Plus encore, dans la mesure où certaines recherches, dites qualitatives, s'attachent à mettre en évidence le sens, la signification, les intentions, les calculs qui conduisent à ce qui a été réalisé, on peut être certain qu'elles ne produisent qu'une construction instrumentale d'une construction subjective du réel et non de la réalité.

Mais de quelle construction subjective du réel par les sujets s'agit-il? Prenons en exemple la situation de l'analyse du travail. On y distingue le travail prescrit et le travail réalisé, puis encore le travail raconté, qui n'est pas le travail

réalisé. Le travail réalisé, observable, diffère du travail raconté dans la mesure où le travailleur n'est pas complètement conscient du travail qu'il réalise (ou qu'il a réalisé), car l'exécution du travail comporte des phases, des actions, qui sont traitées et pilotées sans en avoir conscience, dans des routines automatisées. Or, le sujet ne peut pas témoigner de ce dont il n'a pas conscience. Par ailleurs, le récit du travail n'est pas le même s'il est adressé au chercheur, au patron, au collègue. Il y a aussi une différence entre ce que certains analystes du travail appellent le réel et la réalité du travail. La réalité du travail est le travail qui a été fait, le réel est l'ensemble du travail, celui que l'on a fait et celui que l'on n'a pas fait, quelle que puisse être la raison pour laquelle on n'a pas pu le faire : manque de temps, manque de moyens, manque d'énergie, embûches dans la réalisation, conflits, etc. C'est le réel du travail, et surtout la part qu'on aurait voulu ou dû faire et qu'on n'a pas pu faire, qui nous tient réveillé la nuit. C'est le réel du travail, l'inachevé du travail, qui est à la base de l'effet Zeigarnik observé en psychologie comme source du maintien d'une attention, d'une mémoire sur le travail non complété (le garçon de café qui se souvient du client qui n'a pas payé sa consommation).

Il y a donc des différences entre ce qui est fait, ce que l'on a conscience de faire, ce que l'on voudrait faire, ce que l'on souhaite faire, ce que l'on devrait faire. De quoi, au juste, l'informateur parle-t-il quand il explique au chercheur ce qu'il a fait? Ce n'est donc pas la réalité qu'il rapporte, mais le réel. Or, si le réel est bien important, ne serait-ce que pour le sommeil et la santé du travailleur, la réalité n'en est pas moins à négliger; c'est sur elle que le travailleur est évalué; c'est à partir du travail réalisé que la performance et la compétence sont estimées.

Mais encore, le chercheur peut-il comprendre le réel du sujet? En vertu du parallélisme intersubjectif, si je sais que je ne peux pas exprimer exactement tout ce que je pense, puis-je être certain d'avoir bien compris ce que le sujet voulait me dire alors que, pas plus que moi, il ne pouvait l'exprimer complètement?

La question revient donc à déterminer ce que nous cherchons à élucider. Cela peut être le réel; cela peut aussi être la réalité – tout en sachant que l'action exécutée est, pour l'acteur, prise dans l'épaisseur d'un entre le réel et la réalité. Or, cette épaisseur de l'action est autant celle du sujet à propos de laquelle le chercheur tente d'obtenir des informations que celle du chercheur dont l'acte de recherche comporte autant de réel que de réalité. La question finale est donc d'identifier ce que telle ou telle recherche a besoin d'atteindre, le réel ou la réalité, afin de pouvoir répondre au problème qu'elle souhaite résoudre.

Notes

¹ Le tableau auquel on fait mention ici est repris (et traduit) dans Miles & Huberman, 2003.

Références

- Clos, Y. (1999). *La signification psychologique du travail*. Paris : PUF.
- Giorgi, A. (1999). A Phenomenological Perspective on some Phenomenographic Results on Learning. *Phenomenological Psychology*, 30(2), 68-94.
- Latour, B. & Woolgar, S. (1988). *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*. Paris : La Découverte.
- Miles, M.B. & Huberman, A.M. (2003). *Analyse des données qualitatives*. Paris : De Boeck.
- Piaget, J. (1970). *L'épistémologie génétique*. Paris : PUF.
- Tesch, R. (1990). *Qualitative Research, Analysis Typed and Software Tools*. New-York : Falmer Press.
- Theureau, J. (1992). *Le cours d'action : analyse sémio-logique*. Berne : Peter Lang.
- Vermersch, P. (1996). Pour une psychophénoménologie : esquisse d'un cadre méthodologique général. *Expliciter*, 13, 1-11.

Jean-Marie Van der Maren Après avoir enseigné à l'Université catholique de Louvain, il est actuellement professeur et directeur de recherches à l'Université de Montréal. Il est un des membres fondateurs de l'Association pour la recherche qualitative (ARQ). Auteur de *Méthodes de recherche pour l'éducation* (Presses de l'Université de Montréal et De Boeck Université, 1996), il a reçu, en 1998, le prix d'excellence en enseignement de la faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal.